

Idiot

Vincent Breton

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. ©Vincent Breton est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. »

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

Publication numérique de cet ouvrage le 17 octobre 2020

Chapitre 1 : « Tu es idiot ! »

Il était une fois, un petit garçon qui était idiot.
Ou plutôt, se l'entendait-il tellement dire, qu'il finissait par le penser.

C'était au petit déjeuner quand il renversait du lait sur la toile cirée de la table en se servant :

« Mais tu es idiot ou quoi ? Tu ne vois pas que la tasse est trop petite pour autant de lait ? » hurlait sa mère un tablier rouge noué autour des reins. Son cou s'élargissait et enflait lorsqu'elle criait, comme celui du gros crapaud de la mare aux yeux globuleux.

Puis c'était son père parce qu'il avait choisi de porter des mocassins pour sortir un jour de pluie.

« Mais quel idiot ! Tu veux donc les massacrer ! Va chercher tes bottes ! » Son père roulait des yeux indépendamment l'un de l'autre tel le caméléon tout en essuyant son grand front transpirant avec un immense mouchoir à carreaux.

À l'école, la maîtresse lui faisait aussi souvent reproche de son idiotie. « Mais réfléchis avant d'écrire, tu ne vois donc pas que tu n'as pas assez de place pour poser deux grandes opérations sur cette page ? Quel idiot tu fais ! » grondait-elle avant d'arracher la feuille d'un coup sec. Elle claquait des dents comme la cigogne au long bec et son chignon rond tremblait sur sa tête à la façon d'un bavaois au chocolat qui a trop chaud et commence à fondre.

Idiot donc.

« Mais tu ne croyais pas que j'allais t'inviter à ma fête avec mes amies toutes plus grandes que toi ! ? Quel idiot tu fais ! » lui assénait narquoise sa sœur debout en jupe rose, les mains sur les hanches. Sa bouche s'arrondissait en forme de ventouse buccale telle celle de la lamproie marine.

Idiot.

Le petit garçon abasourdi sur sa chaise, restait les bras ballants.
« Ne reste donc pas sans rien faire ! C'est idiot ! » lui lançait sa Grand-mère ses bigoudis multicolores menaçants sur la tête lançant des éclairs. Elle produisait en parlant le même ronflement que celui de la mouche bleue calliphore.

Tétanisé, il ne bougeait pas.

Ou plutôt si.

A force de se l'entendre dire, à force d'y croire, à force de se sentir toujours de trop, ou à côté, ou incapable, ou maladroit, ne comprenant pas pourquoi il ne comprenait pas, le petit garçon se décida à ouvrir le dictionnaire.

Car par chance, il ne lisait pas si mal et possédait un gros dictionnaire hérité d'un grand-père savant et mort depuis longtemps, bien avant qu'il ne naisse.

Il y lut que l'*idiot est dépourvu d'intelligence*. Irréfléchi. Il y lut que l'*idiot est atteint d'idiotie* et trouva cela idiot. L'idiotie, trouva-t-il plus loin étant un manque d'intelligence.

Il trouva des synonymes : bête, bouché, bouché à l'émeri, crétin, débile, andouille, imbécile, nigaud, empoté, gauche, lourdingue, pataud.

Un écrivain d'autrefois, Voltaire, disait : « *ce n'est point du tout pour faire une mauvaise plaisanterie qu'on a remarqué qu'idiot signifiait autrefois isolé, retiré du monde, et ne signifie aujourd'hui que sot.* »

Je suis donc sot se dit le petit garçon. Et je vais me retirer du monde.

Chapitre 2 : « Je suis idiot ! »

Alors c'est normal. Je ne peux pas y arriver. Je suis bête, je suis nul, je ne peux pas comprendre, je ne peux pas apprendre, c'est pour ça que je me trompe tout le temps. C'est mon cerveau qui est vide.

Alors, le petit garçon décida que puisqu'il était bête et qu'il n'y arriverait pas de toute façon, il allait arrêter de faire les choses et ainsi sûrement le gronderait-on moins, car être idiot c'est une chose, mais se le faire reprocher sans cesse en est une autre.

Alors il fit ce qu'il avait décidé, c'est-à-dire rien.

Et ce n'est pas rien de ne rien faire, parfois il faut s'en empêcher et se concentrer pour cela.

Au petit déjeuner, il attendit qu'on lui serve le lait dans sa tasse. « Oui tu sais maman, sinon je renverse ».

Il demanda à son père quelles chaussures il devait mettre. Et son père bougonna que oui, pour les mocassins aujourd'hui ce serait mieux que les bottes. « Ah bon ! » Il attendit la maîtresse devant la page de son cahier, il n'écrivit plus rien, elle ne venait pas toujours et s'étonnant qu'il ne fasse rien, elle lui posait elle-même les opérations en soupirant et en tirant légèrement la langue à la manière d'une girafe.

Mais comme ça l'intimidait, il n'osait pas écrire le résultat de peur de se tromper. Elle revenait, elle soupirait encore à la façon de l'hippopotame lorsqu'il sort la tête de l'eau. Elle lui écrivait de plus petites opérations et puis elle notait la moitié du résultat et lui soufflait dans l'oreille le chiffre qui manquait.

Mais il n'entendait que le souffle dans son oreille et ça lui faisait penser au vent sur la mer qui pousse les voiliers.

Mais il n'écrivait rien puisqu'il s'était promis de ne rien faire et de toute façon il pensait à autre chose et non à cette opération aussi idiote que lui dont il voyait très bien le résultat qu'il savait par cœur, sans calculer.

De toute façon, il était idiot, c'était donc normal et nécessaire de ne rien répondre sur la page.

Ses camarades le regardaient consternés et n'osaient plus venir jouer avec lui. Peut-être avait-il une maladie contagieuse ?

« Il nous fait un blocage, c'est idiot, je ne comprends pas pourquoi ! » dit le directeur de l'école, remettant ses lunettes rondes sur son nez en s'adressant aux parents du petit garçon qu'il avait convoqués. Le petit garçon fixait le nez du directeur aussi long que le museau de l'opossum de Virginie. Il eut peur de loucher en le fixant.

C'était confirmé. Vraiment idiot.

Le directeur demanda aux parents du petit garçon d'aller voir un psychologue afin de comprendre les causes du pourquoi et de voir ce que l'on pourrait faire dans cette situation.

Il raccompagna les parents à la porte de son bureau, d'une voix grave et douce, comme si un proche venait de mourir. La maman regarda son petit garçon, sortit un mouchoir en papier et essuya une larme en hoquetant un peu à la manière d'une chèvre catalane.

« Ah là là, qu'avons-nous fait pour que ça nous arrive à nous ? »

Sur ce, le père parla de la famille de la mère, en rappelant que cela ne l'étonnait pas, quand on connaissait le parcours du frère de la mère, l'oncle du petit garçon et tous les problèmes qu'il avait pu avoir et qu'on espérait que le petit garçon plus tard, à son tour, ne deviendrait pas un délinquant ni un drogué.

Ils se disputèrent, cela pleura et cria, le petit garçon resta silencieux, on le conduisit chez un psychologue.

Chapitre 3 « Combien je suis idiot ? »

Le psychologue portait une blouse blanche et une moustache tombante et abondante comme celle du phoque à moustaches justement.

Il assit le petit garçon devant une petite table et le regarda longuement et silencieusement avant de lui montrer des images bizarres qui ressemblaient à des taches d'encre et le petit garçon eut envie d'abord de dire que ça lui rappelait l'encre qu'il avait renversée en classe sur le bureau de son voisin, mais il se dit que ce n'était pas ce que le psychologue attendait.

Alors, pour faire vraiment idiot, il se mit à inventer n'importe quoi à propos de ces taches, qu'elles lui faisaient penser à des animaux préhistoriques, des terribles smilodons ou des ptérodactyles ou même simplement à des protozoaires eucaryotes. Il fallait ensuite répondre à des tas de questions, cocher des croix, entourer des losanges, choisir des images, classer des nombres, ranger et pour finir dessiner sa famille sans oublier personne. Il fut assez content du résultat concernant sa sœur, très réussie en lamproie.

Cependant, tout ça commençait à fatiguer le petit garçon et les chiffres et les lettres dansaient devant ses yeux.

Il demanda au psychologue : « c'est pour voir combien je suis idiot tout ça ? »

Quelque temps plus tard, le psychologue convoqua les parents et le petit garçon. C'était très grave. Le profil était difficile à cerner. Il faudrait beaucoup de temps. « Les résultats sont dysharmoniques voyez-vous, il serait peut-être prudent de consulter un spécialiste, de mettre des électrodes sur le cerveau du petit garçon et de faire des mesures » car le petit garçon pouvait être *précoce*, pouvait être autiste, atypique, pouvait avoir un syndrome ou des gènes de travers.

Le petit garçon se souvenait bien de sa Grand-mère morigénant : « Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir ! ».

La mère entendant tout cela se raidit, le père s'avachit. Ils rentrèrent sans un mot dans leur maison manger leur saucisse purée dans un silence de neige.

Le petit garçon traça avec sa fourchette de longues pistes de ski dans la purée sans que ses parents ne lui disent rien ce qui était assez exceptionnel.

Il manqua beaucoup l'école pour aller à des consultations très chères et loin de la maison où il fallait aller en train, en taxi ou en autobus. Les paysages défilaient sous les yeux du petit garçon . On lui posait des électrodes sur la tête, on regardait ses yeux, on le pesait, lui faisait lever les bras, les pieds – l'un après l'autre car sinon c'était la catastrophe –, on prélevait des échantillons de sa peau, de ses cheveux, de sa salive, de son sang.

Les salles d'attente, les longs couloirs, les bureaux. La mère gardait son manteau. Les docteurs parlaient à voix basse. Le temps était long. La mère repartait avec des papiers qu'elle pliait dans son sac à main en reniflant.

Parfois, le petit garçon croisait le regard d'un autre petit garçon ou d'une autre petite fille comme lui, à côté d'un père ou d'une mère silencieux. Certains avaient des yeux de faon, d'autres des mines de petite souris au nez rose. Il aurait bien parlé aux autres enfants, mais il fallait déjà partir.

Pourtant, lorsqu'il croisait leurs regards, il sentait que passait une amitié douce et triste entre eux. Il y repensait longtemps après.

C'est l'amitié secrète qu'éprouvent les enfants dont on cherche trop longuement pourquoi ils sont différents ou ce qu'ils pourraient bien avoir de bizarre au lieu de les regarder dans les yeux, de leur parler et de les aimer tout simplement.

Cela dura tout l'hiver et une bonne partie du printemps. Il plut beaucoup. Une pluie fine qui pénétrait tout. Avec ses doigts le petit garçon faisait des dessins sur les vitres de l'autobus, de la voiture ou de sa chambre. Il se sentait très seul et vide.

Chapitre 4 : La chouette.

« Il faut arrêter de prendre cet enfant pour un imbécile ! » s'énerma la doctoresse au visage de chouette qui avait les yeux profondément enfoncés dans le visage.

La mère avala sa salive avec un petit bruit de peur. On aurait dit une poule qui a trouvé un couteau.

Le petit garçon releva la tête soudainement intéressé.

« Je ne suis pas un imbécile, je suis idiot » dit le petit garçon.

« Idiot ? Imbécile ? Ni l'un ni l'autre mon cher garçon » rétorqua la doctoresse dont le menton trembla comme un dessert à la gélatine.

Sa colère n'était pas méchante.

« N'as-tu pas une passion ? »

« Oh, il connaît tout des animaux et les dessine sur son grand cahier. Il fait des fiches sur eux. »

La doctoresse l'interrogea.

Il savait tout du phacochère mammifère de l'ordre des artiodactyles, de la famille des suidés comme de la pelophylax lessonae, petite grenouille verte d'Europe.

Il ne savait pas que le nom des bêtes mais par exemple qu'il existe plus de 640 espèces de sauterelles dont en France la tettigonia viridissima ou la grande sauterelle verte qui est la plus fréquente ou encore que l'espérance de vie du dauphin bleu peut aller de 55 à 60 ans ou que la gueule du chien adulte compte 42 dents réparties en nombre inégal sur les deux mâchoires.

Le petit garçon savait tant de choses qu'il en était intarissable et il parlait comme jamais il n'avait parlé.

Sa mère le regardait interloquée comme si elle découvrait une personne inconnue.

La doctoresse lançait mille questions et le petit garçon lui répondait avec précision, car il savait tout, absolument tout des animaux et dans les détails. La doctoresse vérifiait discrètement sur son ordinateur. Tout était juste. Parfaitement précis et juste.

Le petit garçon adorait les animaux.

La doctoresse demanda d'où le petit garçon tenait ses connaissances.

Il y avait une encyclopédie à la maison, un dictionnaire hérité de son grand-père et puis, lorsqu'ils allaient le mercredi après-midi à la bibliothèque le petit garçon empruntait toujours des livres sur les animaux.

Il suffisait parfois qu'il lise une page ou un article et il se souvenait de ce qu'il avait lu.

Plus encore s'il écrivait dans son cahier.

Bien plus tard, il y eut une nouvelle réunion avec tous les adultes. Le directeur avait mis son costume noir et sa cravate à pois, le psychologue avait teint sa moustache, la doctoresse n'avait rien fait de spécial et la maman du petit garçon sortait de chez la coiffeuse où elle s'était fait colorer les cheveux en orange, ce qui était étrange et perturbait tout le monde.

Le petit garçon était assis sur une petite chaise en retrait.

Il fut décidé que le petit garçon en savait trop pour rester dans cette école et qu'il irait donc à l'école des Papillons bleus, une école spéciale, il y serait inscrit dès le retour des petites vacances.

Le chignon de la maîtresse se défit de soulagement. Les messieurs firent « Oh... » et les dames « Eh... ». La maîtresse rougit et son stylo rouge tomba sur le sol... Elle le ramassa maladroitement et s'enfuit vers sa classe à quatre pattes sans dire au-revoir au petit garçon qui regardait de toute façon une affiche sur les cétacés.

Chapitre 5 : « Les papillons bleus »

L'école des papillons bleus ne ressemblait pas précisément à une école mais plutôt à une sorte de ferme avec un pré et sur le côté un poulailler. Il n'y avait pas plus d'une douzaine d'élèves dans cette école et ils étaient d'âges différents. Dans la salle de classe on trouvait un canapé, un aquarium avec un chat juste à côté, un ordinateur et une maîtresse brune avec une robe à fleurs.

A peine arrivé, un autre garçon, un peu plus grand que lui, demanda au petit garçon s'il s'y connaissait en géologie. Le petit garçon répondit qu'il n'y connaissait pas grand-chose sauf s'il se souvenait bien qu'à l'ère Mésozoïque on trouvait des grands dinosaures.

« Je suis plutôt passionné par la fragmentation du supercontinent de la Pangée » répliqua son camarade.

Le petit garçon demanda quelques explications. Il proposa d'expliquer pour les dinosaures, mais son nouvel ami n'était intéressé que par la géologie et ne voulait pas entendre parler d'autre chose.

La maîtresse était très gentille. Elle avait bien compris que ce n'était pas très sympathique de se faire traiter d'idiot mais ce qui était surprenant, ponctuait toutes ses phrases par un «... suis-je bête... »

« Tu connais déjà ton camarade suis-je bête... »

« Tu sais où se rangent les cahiers, suis-je bête... »

Le petit garçon finit par se poser des questions.

Oui, elle était gentille, elle ne s'énervait jamais ou juste quelquefois toute seule dans le couloir quand le garçon passionné de géologie l'avait mise à bout. Gentille, mais malgré tout, le petit garçon était un peu déçu.

La nouvelle maîtresse, toujours dans la même robe à fleurs, le félicitait sur tout. Tout le temps. Quoiqu'il fasse !

Il faisait des calculs, c'était formidable ! Il copiait un texte, merveilleux ! Pourtant en se relisant avec elle, il voyait qu'il avait oublié des mots ou laissé des erreurs. Il était toujours félicité avec des adjectifs comme sensationnel, super, youpi, t'es un as !

Un jour ce fut le pompon.

Le petit garçon avait dans son cartable un dessin. Ce dessin lui avait été fait par sa petite cousine de trois ans. L'enfant adorait son cousin, elle aimait parler avec lui et il lui racontait les animaux.

Ce dessin était joli, mais c'était un dessin d'enfant de trois ans, pas celui d'un enfant qui savait lire, connaissait tout des espèces animales et commençait à se débrouiller en réalité dans des tas d'autres choses. C'était des couleurs, des traits partout, mais pas encore un dessin de grand.

Or, la maîtresse vit le dessin dans les mains du petit garçon et crut que c'était le sien. Il y eut un quiproquo.

Et voici la maîtresse qui félicite le garçon pour son magnifique dessin, le trouve vraiment foooooooooooooooooormidable et si coloré et créatif qu'elle le montre à la classe, personne heureusement ne regardait et propose au petit garçon interloqué d'afficher son chef-d'œuvre.

Le petit garçon se sentit vexé. Encore plus vexé que lorsqu'il se faisait traiter d'idiot. Il devint tout rouge, se fâcha en hurlant « que c'était pas possible d'être aussi... » ce n'est pas le mot bête qu'il employa et il ajouta qu'il en avait assez d'être félicité pour tout.

« Suis-je bête ! » répliqua la maîtresse navrée avant de s'effondrer en pleurs.

Chapitre 6 : Pierre

L'année scolaire était drôlement avancée et le petit garçon avait manqué l'école depuis plusieurs semaines lorsque le directeur de l'école où j'étais maître, me demanda si j'acceptais de prendre le petit garçon en classe.

« Trois écoles en une année, c'est peut-être beaucoup, je voudrais bien le rencontrer d'abord avec ses parents ce petit garçon. »

Au début Pierre ne me regardait jamais en face. Je sentais certes qu'il était attiré par les affiches sur la classification animale et l'autorisais à aller les voir de plus près. Mais son regard, je ne l'eus pas.

On aurait dit que Pierre ne tenait jamais en place, qu'il remuait ou se tortillait sur sa chaise, mal à l'aise...

Les parents de Pierre avaient l'air désespérés. Pierre avait l'air apeuré.

Je dis, « la classe est déjà nombreuse, mais je veux bien essayer. Dans ma classe, il n'y a pas de punitions, mais il faut travailler, ça te va ? »

Pierre n'articula pas sa réponse, mais le lendemain matin, il fut le premier dans la cour.

Il commença par y oublier son cartable. Nous nous en rendîmes compte au moment où je le présentais à la classe. Certains commencèrent à pouffer. Je rappelais que dans cette classe, nous étions là pour nous entraider et que cela pouvait arriver à chacun d'oublier quelque chose. D'ailleurs, j'avais moi-même oublié la table de neuf, si on pouvait me la rappeler en l'écrivant sur l'ardoise. Pendant ce temps, je demandais à Sarah d'accompagner Pierre pour aller récupérer le cartable.

Et c'est vrai que Pierre était distrait. Il savait mille choses mais parfois un détail accrochait son regard et lorsqu'il était interrogé, surtout au début, on aurait dit un moineau rencontrant un tigre.

Dans son cahier, c'était « devine où j'ai écrit l'exercice ! ». Car Pierre prenait son cahier à l'endroit, à l'envers, l'ouvrait au hasard et parfois ne finissait pas tout... Souvent avec un camarade ou un autre, je rapprochais ma chaise du bureau de Pierre et il fallait refaire. Petit à petit Pierre eut moins peur. Il ne répondit plus pour me faire plaisir mais parce qu'il comprenait. Il cherchait, vérifiait, corrigeait.

Dans la classe, il commençait tout juste à se faire un ou deux amis. Les enfants n'étaient pas méchants entre eux, mais l'année était déjà bien entamée.

Et puis il y eut la sortie.

Chapitre 7 : L'exposition.

Nous devions aller voir de grandes serres, parce que nous avions un projet de plantations et juste à côté de ces serres, se trouvait une volière magnifique et immense faite de fer et de verre. Lorsqu'on y entrait c'était un enchantement d'oiseaux exotiques et colorés de toutes sortes. Certains étaient réunis dans des palmiers, d'autres volaient doucement autour des eucalyptus, tandis que de paisibles grands oiseaux blancs venaient boire à la mare. C'était une cage certes, mais immense et les chants des oiseaux montraient qu'ils étaient heureux en ce lieu.

Il y avait bien des explications écrites sur quelques pancartes, mais je suis loin d'être un spécialiste en ornithologie. Les enfants avaient mille questions. Cela fusait et je les invitais à observer pour chercher plus tard.

Jusqu'au moment où je découvris Pierre expliquant à Sarah d'où venaient les cacatoès, les aras et autres grandes perruches ondulées ou anglaises qu'il ne faut pas confondre entre elles.

Pierre ne se prenait pas pour un grand professeur, il expliquait les choses tranquillement, mais avec précision et clarté.

Comme il parlait calmement et presque doucement, ses camarades tendirent l'oreille, se rapprochèrent et passionnés comme je pouvais l'être par les récits de leur copain, l'interrogeaient, observaient, se passionnaient et il expliquait avec patience et répétait autant que de besoin. La classe prenait des notes. Tous étaient captivés et ébahis. Ce fut le gardien de la volière qui vint me tirer par la manche : « ils sont très sages vos élèves et je vous remercie, cela me change, mais il faudra revenir, nous allons fermer... »

J'interrompis Pierre presque à regret.

Ses camarades seraient restés encore, « tant pis pour le bus, on peut rentrer à pied, c'était trop bien ! »

Au moment de sortir, le gardien qui s'était éloigné revint vers le groupe et se rapprocha de Pierre. Il transportait une énorme brassée de grandes plumes multicolores de toutes sortes.

« Ne vous inquiétez pas monsieur l'instituteur, ces plumes ont toutes été lavées et désinfectées, mais j'aurais voulu les offrir à vos élèves et surtout ce petit monsieur qui semble s'y connaître, vous sauriez peut-être les identifier et en faire quelque chose en souvenir de votre visite ! »

Vous imaginez la joie des élèves et celle de Pierre.

Vous imaginez la belle exposition que nous fîmes. En prenant le temps de bien faire, et parfois du temps sur les récréations, les élèves avaient réalisé des panneaux superbes et écrits le nom des oiseaux d'où venaient ces plumes en français et en latin en prenant grand soin de bien former leurs lettres. A côté de chaque plume, un petit résumé ou un portrait de l'oiseau apportait toutes les précisions utiles. Je vérifiais l'orthographe et le plus souvent Pierre s'assurait de l'exactitude des informations.

Les élèves organisèrent eux-mêmes l'exposition où ils invitèrent leurs camarades, le directeur, le gardien de la volière et les parents des élèves de la classe. Il y eut même le correspondant du journal local qui vint me raconter trois fois qu'il avait des perruches et que cette exposition était décidément passionnante.

Bien des parents vinrent féliciter la maman de Pierre pour les connaissances extraordinaires de leur garçon. Au début, la dame ne savait pas trop si « c'était du lard ou du cochon ». Je crois bien qu'elle craignait que l'on ne se moque de son fils ou d'elle ou de son éducation. Elle s'attendait toujours à une mauvaise plaisanterie, elle avait tellement entendu dire des choses négatives sur son fils. La grande-sœur de Pierre regardait tout cela, éberluée tout en mâchonnant un bâton de réglisse. Arrivée en retard, la grand-mère de Pierre se fit un peu remarquer en parlant assez fort et affirmant bien haut que c'était grâce à son petit fils que cette exposition avait pu avoir lieu compte tenu de ses connaissances supérieures en la matière. Pierre osa prendre la parole : « Je savais des choses, mais les copains ont fait tout le travail, sans eux, on ne serait jamais allé aussi loin ! Et sans le maître s'il n'avait pas eu la bonne idée de nous emmener ! »

« Et sans monsieur le gardien qui nous a offert toutes ces magnifiques plumes !
« ajoutais-je me tournant vers l'homme en uniforme qui rosissait de confusion sous mes compliments.

Oh la jolie classe, oh la belle entraide !

Ne croyez pas qu'une fois l'exposition passée et les affiches rangées, la classe ne se transforma pas quelque peu.

Car si Pierre était toujours appelé pour préciser le poids ou l'espèce d'un animal, vérifier une classification ou une localisation, il y avait toujours une Sarah ou un Charles, un Paul ou une Lise pour aider Pierre lorsqu'il se perdait dans son cahier ou butait sur un calcul.

Dans une classe, il n'y a pas un mais autant de spécialistes que d'élèves, il n'y a ni idiot, ni cancre mais seulement des élèves qui peuvent progresser et ensemble, lorsqu'on s'entraide, c'est comme si on était au chaud, comme si on était en sécurité. On se sent fort, si forts lorsqu'on apprend ensemble.

Pierre a bien grandi. Il a vécu des choses faciles et d'autres moins drôles. C'est la vie de chacun. Aux dernières nouvelles, il n'était plus tellement passionné par les animaux, mais par l'Histoire médiévale. J'attends qu'il m'envoie son dernier livre. Mais ça fait trois fois que je dois lui envoyer mon adresse, il la perd immanquablement. Alors ça lui donne l'occasion de m'appeler et de me raconter le temps où il se faisait appeler...

Retrouvez cette histoire et d'autres sur le site : <https://gamins.vincentbreton.fr/>

Vous souhaitez poser des questions à l'auteur, apporter un témoignage, nous dire si vous avez aimé cette histoire ? Écrivez à : gamins@gamins.vincentbreton.fr